

Mardi 7 mai 1963

Il semble qu'il y ait un manque p. 2  
votre 16 et 17: Voyage. Cf p. 2.

[17] - 8 Mai 63 - Un voyage au Japon.

Je vous ai laissé sur un propos qui mettait en question la fonction dans l'économie du désir, dans l'économie de l'objet, du sens où l'analyse le fonde comme objet du désir, sur la fonction de la circoncision. La chute de cette leçon fut sur un texte, sur un passage de Jérémie, paragraphe 24 et 25 du chapitre 9, qui a fait, à vrai dire, au cours des âges quelques difficultés aux traducteurs car le texte hébreu, - j'ai trop à vous dire aujourd'hui pour pouvoir m'attarder à sa lettre - car le texte hébreu, dis-je, se traduirait : "Je châtierai tout circoncis dans son prépuce" terme paradoxal que les traducteurs ont tenté de tourner même l'un des derniers, l'un des meilleurs, Paul Dornó, par la formule : "Je sévirai contre tout circoncis à la façon de l'incirconcis".

non.  
cf. [16]:  
manque au  
niveau?  
p. 1068.  
Cf. avant p. 2.

Je ne rappelle ici ce point que pour vous indiquer, que c'est bien de quelque relation permanente à un objet perdu comme tel qu'il s'agit, et que, c'est seulement dans la dialectique de cet objet (a) comme comp pourée et comme maintenant, soutenant, présentifiant une relation, essentielle à cette séparation même qu'effectivement nous pouvons concevoir en ce point qui n'est pas unique de la Bible, mais ce point qui éclaire par son paradoxe extrême ce dont il s'agit chaque fois que le terme de circoncis et incirconcis est effectivement employé dans la bible, il n'est point en effet, loin de là, localisé à ce petit bout de chair qui fait l'objet de rite. Incirconcis des lèvres, incirconcis du cœur, tels sont les termes qui, tout au long de ce texte nombreux à paraître et presque courant, presque commun, soulignant ce dont il s'agit, c'est toujours une séparation essentielle avec une certaine partie du corps, une certaine appendice avec quelque chose qui, dans une fonction devient symbolique d'une relation au corps propre pour le sujet désormais aliéné et fondamental.

Je reprendrai aujourd'hui les choses de plus large, de plus haut, de plus loin. Vous le savez, certains le savent, je reviens d'un voyage qui m'a apporté quelques expériences, qui m'a apporté aussi l'essentiel, en tout

cas, l'approche, la vue, la rencontre avec certaines de ces oeuvres sans lesquelles l'étude la plus attentive des textes, de la lettre, de la doctrine, notamment celle du bouddhisme dans l'occasion, ne peuvent rester que quelque chose de sec, d'incomplet, de non vivifié.

Je pense qu'à vous donner quelques rapports de ce que fut cette approche, de la façon dont, pour moi-même, pour vous aussi je pense, elle eput s'insérer dans ce qui, cette année, est notre question fondamentale, le point où se déplace la dialectique sur l'angoisse, à savoir la question du désir, ce qui, dans cette approche, peut être dès maintenant, peut représenter, pour nous, dès maintenant, un apport.

Le désir, en effet, c'est le fond essentiel, le but, la visée, la pratique aussi de tout ce qui, ici, se dénomme et s'annonce concernant le message freudien, quelque chose d'absolument essentiel, de nouveau passe par ce message, c'est ici le chemin par où qui d'entre vous, il y aura bien quelqu'un, que quelques-uns, j'espère, pourront le relever, par où passe ce message, nous devons au point où nous en sommes, c'est-à-dire en tous points d'une reprise de notre élan remotivée, bien ce dont il s'agit que ce lieu, cette année, ce lieu subtil, ce lieu que nous tentons de cerner, de définir, de coordonner, que ce lieu jamais repéré jusqu'ici dans tout ce que nous

pourrions appeler son rayonnement ultra-subjectif, est ce lieu central de la fonction, si l'on peut dire, pure du désir. Ce lieu où nous [entrons] un peu plus loin cette année, avec notre discours sur l'angoisse, c'est ce lieu où je vous démontre comment (a) se ferme.

(a), l'objet des objets, objet pour lequel notre vocabulaire a promu ~~de~~ terme d'objectalité, en tant qu'il s'oppose à celui d'objectivité.

Pour ramasser, cette opposition en des formules, -je m'excuse qu'elles doivent être rapides-, nous dirons que l'objectivité est le dernier terme de la pensée

1. analytique, scientifique, occidentale, quel'objectivité est le corrélat d'une raison pure qui, en fin de compte est le dernier terme qui, pour nous, se traduit, se résume par, s'articule dans un formalisme logique.

L'objectalité, si vous me suivez, depuis mon enseignement des cinq ou six, environ, dernières années, 2. l'objectalité est autre chose, et, pour en donner, le relief, dans son point vis', je dirai, je formulerai quo balancé par rapport à la précédente formule que je viens de donner, que l'objectalité est le corrélat d'un pathos de coupure et, justement de celui par où, ce même formalisme, formalisme logique, au sens ancien du terme, ce même formalisme; rejoint son effet méconnu dans la

Cause

critique de la raison pure effet qui rend compte de ce formalisme, même dans Kant, dans Kant surtout dirais-je, reste pétri de causalité, reste suspendu à la justification qu'aucun a priori n'est, jusqu'ici parvenu à réduire, de cette fonction pourtant essentielle à tout le mécanisme du vécu de notre mental, la fonction de la cause. Partout la cause et sa fonction s'avère irréfutable même si elle est irréductible, presque insaisissable à la critique. Quelle est-elle, cette fonction ? Comment pouvons-nous la justifier ? dans sa subsistance contre toute tentative de la réduire, tentative qui constitue presque le mouvement soutenu de tout le progrès critique de la philosophie occidentale, mouvement bien entendu jamais abouti, ceci, cette cause s'avère aussi irréductible, c'est pour autant qu'elle se superpose, qu'elle est identique dans sa fonction à ce, qu'ici je vous apprends cette année à cerner, à manier, à savoir, justement cette part de nous-mêmes, cette part de notre chair qui, nécessairement, reste, si je puis dire, prise dans la machine formelle. Ce sans quoi ce formalisme logique ne serait pour nous absolument rien à savoir, qu'il ne fait pas que nous requérir, qu'il ne fait pas que de nous donner les cadres, non seulement de notre pensée et de notre esthétique propre transcendentale, il nous saisit par quelque part et que, ce quelque part dont nous donnons, non pas simplement la matière, non pas seulement l'incarnation comme

être de pensée, mais le morceau charnel comme tel à nous-même arraché, c'est ce morceau en tant que c'est lui qui circule dans le formalisme logique tel qu'il s'est déjà par notre travail, de l'usage du signifiant, c'est cette part de nous-mêmes prise dans la machine, à jamais irréversible, cet objet comme perdu, aux différents niveaux de l'expérience corporelle où se produit sa coupure, c'est lui qui est le support, le substrat authentique de toute fonction comme telle de la cause. Cette part de nous-mêmes, cette part corporelle, est donc essentiellement et par fonction ; particulièrement bien sûr, il convient de rappeler qu'elle est corps, que nous sommes objectaux, ce qui veut dire objet du désir que comme corps, point essentiel, point essentiel à rappeler puisque c'est l'un des champs créateurs de la dénégation que de faire appel à quelque chose d'autre à quelque substitut ;

a

*désir du corps*

c'est ce qui pourtant, reste toujours au dernier terme, désir du corps, désir du corps de l'autre et rien que désir de son corps. On peut dire, on dit certes, "c'est ton cœur que je veux, rien d'autre" et en cela, on entend dire je ne sais, quoi de spirituel, l'essence de ton être ou encore ton amour, mais le langage, ici, trahit, comme toujours, la vérité. Ce cœur, ici, n'est métaphore que si nous n'oublions pas qu'il n'y a rien dans la métaphore qui justifie l'usage commun, des livres de grammaire à opposer le sens propre au sens figuré. Ce cœur peut vouloir dire bien des choses, un méta-

phorisme des choses différentes selon les cultures et selon les langues. Pour les Sémites, par exemple, le cœur est l'organe de l'intelligence-même, et ce n'est pas de ces nuances, de ces différences qu'il s'agit, ce n'est pas là que j'attire votre regard, ce cœur, dans cette formule, "c'est ton cœur que je veux" est là comme toute autre métaphore d'organe, à prendre au pied de la lettre. C'est comme partie du corps qu'il fonctionne, c'est, si je puis dire, comme tripe.

Après tout, pourquoi la subsistance si longue de telle métaphore, et nous savons des lieux - j'y ai fait allusion - où elle reste vivante, notamment le culte du sacré-cœur. Pourquoi, depuis les temps de la littérature vivante de l'Hebreu et de l'<sup>Arcadien</sup> Arcadien dans ce petit volume d'Edouard Dhorme nous rappelle, combien l'emploi métaphorique des noms de parties du corps est fondamental à toute compréhension de ces textes anciens avec [ ] ce singulier manque de Toutes les parties du corps, que je vous recommande qui est trouvable, qui vient de reparaitre chez Gallimard ; toutes les parties du corps y passent, dans leurs fonctions proprement métaphoriques, singulièrement, l'organe sexuel, et spécialement l'organe sexuel masculin, alors que tous les textes que j'évoquai tout à l'heure sur la circoncision étaient là à évoquer, l'organe sexuel masculin et le prépuce y sont singulièrement, très étrangement omis, ils ne sont

Gracien?

même pas à la table des matières.

L'usage métaphorique, toujours vivant, de cette partie du corps, pour exprimer, ce qui, dans le désir, au-delà de l'apparence et proprement ce qui est requis, cette han-  
tise de ce que j'appellerai la tripe causale, comment l'ex-  
pliquer si ce n'est que la cause est déjà logée dans la  
tripe, si je puis dire, figurée dans le manque et, aussi  
bien, et dans toute la discussion mythique sur les fonctions  
de la causalité, il est toujours sensible que la référence  
aille à des positions les plus classiques, à celles plus  
ou modernisées, par exemple d'un Maine de Biran, quand c'est  
au sens de l'effort qu'il essaie de nous faire sentir la  
balance subtile autour de quoi se joue la position de ce qui  
est déterminé, de ce qui est libre, en fin de compte, c'est  
toujours à une expérience corporelle que nous nous référons,  
ce que j'avancerai toujours pour faire sentir ce dont il  
s'agit dans l'ordre/la cause, ce sera quoi ? en fin de compte  
Mon bras, mais mon bras, en tant que je l'isole, que, le  
considérant comme tel, comme l'intermédiaire entre ma volonté  
et mon acte, si je m'arrête à sa fonction, c'est en tant  
qu'il est un instant isolé, et qu'il veut à tout prix et  
par quelque biais que je le récupère, qu'il me faut tout de  
suite modifier le fait que s'il est instrument, il n'est pou-  
tant pas libre, me précautionner, si je puis dire, contre le fa-



pas tout de suite de son amputation mais de son non-contrôle, contre le fait qu'un autre puisse s'en emparer, que je puisse devenir le bras droit ou le bras gauche d'un autre, ou simplement contre le fait que je puisse, tel un vulgaire parapluie, tels ces corsets, qui, paraît-il, on y rencontrait encore, il y a quelques années en abondance, que je puisse, l'oublier dans le métro.

Nous autres, analystes, nous savons ce que cela veut dire, l'expérience de l'hystérique est, pour nous, quelque chose de suffisamment significatif, ce qui fait que cette comparaison où se laisse entrevoir que le bras peut-être oublié, ni plus ni moins comme un bras mécanique n'est pas une métaphore forcée, c'est pour cela que ce bras, je me rassure de son appartenance avec la fonction du déterminisme, je tiens beaucoup à ce que, même quand j'oublie son fonctionnement, je sache qu'il fonctionne, d'une façon automatique qu'un étage inférieur m'assure de ce que, tonique ou volontaire, toutes sortes de réflexes, toutes sortes de conditionnements m'assure bien qu'il ne s'échappera pas, même/à un instant, de ma part, d'inattention.

La cause donc, la cause surgit toujours en corrélation du fait que quelque chose est omis dans la considération de la connaissance, que quelque chose est précisément le désir qui anime la fonction de la connaissance. La cause, chaque

fois qu'elle est invoquée, ceci, dans son registre le plus traditionnel, est en quelque sorte, l'ombic, le pendant, de ce qui est point aveugle dans la fonction de cette connaissance elle-même. Ceci, bien sûr, nous n'avons même pas attendu Freud pour évoquer, déjà bien avant Freud, ai-je besoin d'évoquer Nietzsche et d'autres avant lui, d'autres ont mis en question ce qu'il y a de désir sous la fonction de connaître d'autres ont interrogé sur ce que veut Platon qui lui fasse croire à la fonction centrale, originelle, créatrice du [Eidos? ]; sur ce que veut Aristote qui lui fait croire à ce singulier premier moteur qui vient se mettre à la place du [Nous] <sup>anaxagorique</sup> analphagorique, qui, pourtant, ne peut, pour lui, être un moteur sourd et aveugle à ce qu'il soutient, à savoir, tout le cosmos. Les désirs de la connaissance avec ses conséquences a été mis en question, et toujours, pour mettre en question, ce que la connaissance se croit \* obligée de forger justement comme cause dernière.

Cette sorte de critique aboutit à quoi ? A une sorte de mise en question, si je puis dire, sentimentale de ce, qui paraît le plus dénué de sentiment, à savoir la connaissance élaborée, purifiée, dans ses conséquences dernières, elle va à créer un mythe qui sera un mythe d'origine psychologique; ce sont les aspirations, [ ——— ], les besoins ajoutés religieux bien sûr, vous ne ferez qu'un pas de plus,

nous serons responsables de tous les égarements de la raison, la Schwermerei mentionne avec tout ses débouchés implicites sur le fanatisme.

Est-ce que c'est là une critique dont nous pouvons nous contenter ? Ne pouvons-nous, plus loin, pousser ce dont il s'agit, l'articuler d'une façon plus hardie, au delà du psychologique qui s'inscrit dans la structure ? Il est à peine besoin de dire que c'est exactement ce que nous faisons. Ce dont il s'agit n'est pas d'un sentiment qui requiert sa satisfaction, ce dont il s'agit est une nécessité structurale, le rapport du sujet au signifiant nécessite la structuration du désir dans le fantasme, le fonctionnement du fantasme implique une syncope temporellement définissable de la fonction du (a) qui, forcément, à telle phase du fonctionnement fantasmatique, s'efface et disparaît cet aphanisis du (a), cette disparition de l'objet en tant qu'il structure un certain niveau du fantasme, c'est cela dont nous avons le reflet dans la fonction de la cause, et chaque fois que nous nous trouvons devant un même, impen- sable manquement à la critique, irréductible pourtant même à la critique, chaque fois que nous nous trouvons devant ce fonctionnement dernier de la cause, nous devons en chercher le fondement, la racine, dans cet objet caché, dans cet objet en tant que syncopé. Un objet caché est au ressort

de cette voie faite au premier moteur d'Aristote que je vous ai donné tout à l'heure pour sourd et aveugle à ce qui le cause. La certitudo, cette certitudo combien comestible, toujours liée à la <sup>décision</sup> décision, cette certitudo qui s'attache à ce que j'appellerai la preuve essentialiste, celle qui n'est pas dans Saint Anselme, car vous la retrouverez aussi bien dans Descartes, celle qui tend à se fonder dans la perfection objective de l'idée pour y fonder son existence, cette certitudo précaire et dérisoire à la fois, si elle se maintient malgré toute la critique, si nous sommes toujours portés par quelque biais, d'y revenir, c'est qu'elle n'est que l'ombre d'autre chose, d'une autre certitudo, et cette certitudo, ici, je l'ai déjà nommée, vous pouvez la reconnaître, car je l'ai appelé par son nom, c'est celle de l'angoisse liée à l'approche de l'objet, cette angoisse dont je vous ai dit qu'il faut la définir comme ce qui ne trousse pas, la seule certitudo, elle, fondée, non ambiguë de l'angoisse, l'angoisse précisément en tant que tout objet lui échappe, et la certitudo liée au recours à la cause ~~première~~ et l'ombre de cette certitudo fondamentale. Son caractère d'ombre est ce qui lui donne ce côté essentiellement précaire, ce côté qui n'est véritablement surmonté que par cette articulation affirmative qui, toujours, caractérise ce que j'ai appelé l'argument essentialiste, ce quelque chose qui, à ja-

certitudo



angoisse

②

mais est pour elle ce qui est dans elle, ce qui ne convainc pas. Cette certitude, donc, à la chercher ainsi, dans son véritable fondement, s'avère ce qu'elle est, c'est un déplacement, une certitudo secunde, et le déplacement dont il s'agit, c'est la certitudo de l'angoisse.

Qu'est-ce que ceci implique ? Assurément, une mise en cause plus radicale qu'elle n'a jamais été, dans notre philosophie occidentale, articulée, la mise en cause, comme telle, de la fonction de la connaissance, non point que cette mise en cause, je pense vous le faire entrevoir, n'ait été faite ailleurs, chez nous, elle ne peut commencer à être faite de la façon la plus radicale que, si nous nous apercevons de ce que veut dire cette formule qu'il y a déjà connaissance dans le fantasme.

Et quelle est la nature de cette connaissance qu'il y a déjà dans le fantasme ? Ce n'est rien d'autre que ceci que je répète à l'instant, l'homme qu'il parle, le sujet, dès qu'il parle, est déjà dans son corps, par cette parole impliquée. La racine de la connaissance, c'est cet engagement de son corps mais ce n'est pas cette sorte d'engagement qu'assurément, d'une façon féconde, d'une façon subjective la phénoménologie contemporaine a tenté d'engager en nous rappelant que dans toute perception, la totalité de la fonction corporelle, structure de l'organisme de Goldstein, structure du

comportement de Maurice Merleau-Ponty, que la totalité, de la présence corporelle est engagée.

Observez ce qui se passe dans cette voie, quelque chose qui, assurément, nous a paru, dès toujours, bien désirable, la solution du dualisme esprit et corps mais ce n'est point parce qu'une phénoménologie, aussi bien d'ailleurs riche d'une moisson de faits, nous fait de ce corps, pris au niveau, si je puis dire, fonctionnel, une sorte de double, d'envers, de toutes les fonctions de l'esprit, que nous pouvons, que nous devons nous trouver satisfaits, car il y a tout de même bien là quelque escamotage et aussi bien, chacun le sait, que les réactions assurément de nature philosophiques, de nature fidéistes même que la phénoménologie contemporaine a pu produire chez les servants de ce qu'on pourrait appeler la cause matérialiste, que ces réactions qu'elle a entraînées ne sont assurément pas immotivées. Le corps, tel qu'il est ainsi articulé, voire mis au <sup>ban</sup> <sub>-?</sub> de l'expérience dans la sorte d'exploration inaugurée par la phénoménologie contemporaine, le corps devient quelque chose de tout à fait irréductible aux mécanismes matériels, après que de longs siècles nous aient fait, dans l'art, un corps spiritualisé, le corps de la phénoménologie contemporaine est une âme corporellée.

Ce qui nous intéresse dans la question de ce à quoi il faut bien ramener la dialectique dont il s'agit en tant qu'elle

est la dialectique de la cause, ce n'est point que le corps qui participe, si l'on peut dire, dans sa totalité, ce n'est pas qu'on ne fasse remarquer qu'il n'y a pas que les yeux qui soient nécessaires pour voir mais qu'assurément nos réactions sont différentes selon que notre peau, comme nous l'a fait remarquer Goldstein, qui ne manquait pas d'expériences parfaitement valables, selon que notre peau baigne ou non dans une certaine atmosphère de couleur, ce n'est pas cet ordre de faits qui est ici intéressé dans ce rappel de la fonction du corps, l'engagement de l'homme qui parle, dans la chaîne du signifiant avec toutes ses conséquences, avec ce rejaillissement, désormais fondamental, ce point élastique que j'ai appelé tout à l'heure celui d'un rayonnement ultra-subjectif, cette fondation du désir, pour tout dire, c'est en tant que, non pas que le corps, dans son fonctionnement, nous permettrait de tout réduire, de tout expliquer dans une sorte de débauche de l'Unwelt et de l'Umwelt, c'est qu'il y a toujours dans le corps, et du fait même de cet engagement de la dialectique signifiante, quelque chose de séparé, quelque chose de statufié, quelque chose de, dès lors inerte, qu'il y a la livre de chair.

On ne peut que s'étonner, une fois de plus à ce détour de l'incroyable génie qui a guidé celui que nous appelons Shakespeare, à fixer sur la figure du marchand de Venise,

cette thématique de la livre de chair qui nous rappelle que cette loi de la dette et du don, ce fait social total, comme s'exprime, s'est exprimé, depuis, Marcel <sup>Mauss</sup> Mauss, mais ce n'était pas, certes, une dimension à échapper à l'époque de l'orée du dix-septième siècle, que cette loi de la dette ne prend pas son poids d'aucun élément que nous puissions, considérer purement et simplement comme un tiers, au sens d'un tiers extérieur, échange des femmes ou des biens, comme le rappelle dans ses Structures élémentaires, Lévi-Strauss, ce qui est l'enjeu du pacte, ce ne peut être, et ce n'est que cette livre de chair, comme dit le texte du Marchand, à prélever tout près du cœur.

Assurément, ce n'est pas pour rien, qu'après avoir animé une de ses pièces les plus brûlantes de cette thématique, Shakespeare, poussé par une sorte de divination qui n'est rien que le reflet de quelque chose de toujours effleuré et jamais attaqué dans sa profondeur dernière, l'attribue, le situe, à ce marchand qui est Shylock et qui est un Juif. C'est qu'aussi bien, je crois, que nulle histoire, nulle histoire écrite, nul livre sacré, nulle Bible pour dire le mot, plus que la bible hébraïque n'est faite pour nous faire <sup>toucher</sup> cette zone sacrée où cette heure de la vérité est évoquée, que nous pouvons traduire en termes religieux par ce côté implacable de la relation à Dieu, cette méchanceté



ce té divin par quoi, c'est toujours de notre chair que nous devons solder la dette.

Ce domaine que je vous ai à peine effleuré, il faut l'appeler par son nom, cette désignation justement, en tant qu'elle fait pour nous le prix des différents textes bibliques, elle est essentiellement corrélatrice de ce/quel tant d'analystes ont cru devoir et quelquefois non sans succès s'interroger, à savoir les sources de ce qu'on appelle le sentiment anti-sémitique. C'est précisément dans le sens où cette zone sacrée, et je dirais presque interdite, est là, plus vivante, mieux articulée comme tout autre lieu, et qu'elle n'est pas seulement articulée mais après tout, vivante et toujours portée dans la vie de ce peuple en tant qu'il se présente, en tant qu'il subsiste de lui-même dans la fonction qu'à propos du (a), j'ai déjà articulée, d'un nom que j'ai appelé celle du reste, c'est quelque chose qui survit à l'épreuve de la division, du champ de l'autre par la présence du sujet, de quelque chose qui est, ce qui, dans tel passage biblique, est formellement métaphorisé dans l'image de la souche, du tronc coupé, d'où le nouveau tronc ressurgit dans cette fonction vivante dans le nom du second fils d'Isaï, Shear Jashouf, un reste reviendra, dans ce Shear que nous retrouvons aussi dans tel passage d'Isaï, la fonction du reste, la fonction irréductible, celle qui

survit à toute l'épreuve de la rencontre avec le signifiant pur, c'est là le point où déjà le terme de ma dernière conférence avec les remarques de Jérémie, sur le passage de Jérémie sur la circoncision, c'est là le point où, déjà, je vous avais amené.

C'est là aussi celui-ci que je vous avais indiqué quel est la solution, et je devrai dire, l'atténuation chrétienne, à savoir tout le miracle qui, dans la solution chrétienne peut être dit s'attacher à l'issue masochique, dans sa racine, peut-être donné à ce rapport irréductible à l'objet de la coupure.

Pour autant que le chrétien a appris, à travers la dialectique de la rédemption, à s'identifier, idéalement, à celui qui, un temps, s'est fait identique à cet objet même, au déchet laissé par la vengeance divine. C'est pour autant que cette solution a été vécue, orchestrée, ornée, poétisée, que j'ai pu, pas plus tard qu'il y a quarante-huit heures, faire la rencontre, une fois de plus, combien comique, de l'Occidental qui revient d'Orient et qui trouve que, là-bas, ils manquent de cœur. Ce sont des rusés, des hypocrites, des marchandeurs, voire des escrocs. Ils se livrent, mon dieu, à toutes sortes de petites combines. Cet occidental qui me parlait c'était un homme d'illusion tout à fait moyenne, encore qu'à ses propres yeux,

- il se considérait comme une étoile d'une grandeur un peu supérieure, il pensait que là-bas, au Japon, s'il avait été bien reçu, mon dieu, c'est que, dans les familles, on tirait avantage de démontrer qu'on avait des relations avec quelqu'un qui avait été presque un prix Goncourt, voilà de quoi qu'un qui avait été presque un prix Goncourt, voilà de
- ces choses, m'écrit-il, qui, bien entendu, dans ma (ici je censure le nom de sa province) disons une province qui n'a aucune chance d'être évoquée, disons dans ma Camargue natale, ne se passerait jamais, chacun sait qu'ici nous avons tous le cœur sur la main, nous sommes des gens bien plus francs, jamais de ces obliques manœuvres.
- Telle est l'illusion du chrétien qui se croit toujours avoir du cœur plus que les autres, et ceci, mon dieu, pourquoi ? La chose, sans doute, apparaît plus claire si, c'est ce que je crois vous avoir fait apercevoir comme essentiel, c'est le fond du masochisme, cette tentative de provoquer l'angoisse de l'Autre ici [ ] l'angoisse de Dieu est devenue chez le Chrétien, effectivement une seconde nature, à savoir si cette hypocrisie-là, et chacun sait que, dans d'autres positions perverses, nous sommes capables, dans l'expérience de sentir ce qu'il y a toujours de ludique, d'ambigu, à savoir que cette hypocrisie-là vaut plus ou vaut moins que ce qu'il ressent plus lui, comme l'hypocrisie orientale.
- Il a raison de sentir que ce n'est pas la même, c'est

que l'Oriental n'est pas christianisé, et c'est bien là-  
dedans que nous allons tenter de nous avancer.

Je ne vais pas faire Kaysorling, ici, je ne vais pas  
vous expliquer ce qu'est la psychologie orientale, d'abord  
parce qu'il n'y a pas de psychologie orientale, on va, diou  
merci, maintenant tout droit au Japon par le Pôle Nord, ça  
a un avantage, c'est de nous faire sentir qu'il pourrait  
très bien être considéré comme une presqu'île, comme une  
île de l'Europe. IL l'est, en effet, je vous l'assure. Et  
vous verrez, je vous le prédis, apparaître un jour, quelque  
Robert Mesin japonais. C'est lui qui nous montrera où nous  
en sommes, et jusqu'à quel point cette relation du chrétien  
au cœur est encore vivante ou si elle est fossilisée.

Mais ce n'est pas là que j'entends vous amener au jour-  
d'hui. Je veux prendre un biais, utiliser une expérience,  
styliser une rencontre, qui fut la mienne et que je vous  
ai tout à l'heure indiquée, pour approcher quelque chose  
du champ de ce qui peut vivre encore des pratiques bouddhistes  
et notamment de celles du Zen. Vous vous doutez bien que ce  
n'est pas, au cours d'un raid aussi court que je puisse vous  
en rien rapporter. Je vous en dirais peut-être, au terme  
de ce que nous allons maintenant parcourir, une phrase sim-  
plement recueillie de l'Abbé d'un de ces couvents à  
Kama Koura précisément auprès duquel, on m'a ménagé un accès,

et qui, je vous l'assure, sans aucune sollicitation de ma part, m'a apportée une phrase qui ne me paraît pas hors de saison, dans ce que nous essayons ici de définir, du rapport du sujet au signifiant. Mais ceci est plutôt champ d'avenir à réserver. Les rencontres dont je parlai tout à l'heure, étaient des rencontres plus modestes, plus accessibles, plus possibles à insérer dans ces sortes de voyages éclair qui sont ceux auxquels le type de vie que nous menons nous réduit. C'est la rencontre notamment avec les oeuvres d'art.

Il peut vous sembler étonnant que je parle d'oeuvres d'art alors qu'il s'agit de statues et de statues à fonction religieuse qui n'ont pas été faites, en principe, aux fins de représenter des œuvres d'art. Elles le sont pourtant incontestablement, dans leur intention, dans leur origine, elles ont toujours été reçues et ressenties comme telles,   
✗ indépendamment de cette fonction.

Il n'est donc pas absolument hors de propos que nous-mêmes nous ne prenions cette voie d'accès pour en recevoir quelque chose qui nous conduise, je ne dirai pas, à leur message, mais à ce qu'elles peuvent justement représenter, qui est la chose qui nous intéresse, un certain rapport du sujet humain au désir.

"J'ai fait en hâte, dans le dessein de préserver une intégrité à laquelle je tiens, je vous le rappelle au moment de vous les passer, un petit montage de trois photos d'une

seule statue, d'une statue parmi les plus belles qui puissent  
je crois, être vues dans cette zone qui n'en manque pas,  
il s'agit d'une statue dont je vais vous donner les quali-  
fications, les dénominations et faire entrevoir la func-  
tion et qui se trouve au monastère de femmes, à la nonnette  
de Tougouzi à [                      ]. Ce qui me permettra de vous apprendre  
que [ Kyoto? ] qui fut le lieu de l'exercice  
de l'autorité impériale pendant plusieurs siècles qui se  
place modestement avant le dixième siècle, vous avez là  
des statues qui datent du dixième siècle, c'est une de ces  
statues, l'une des plus belles, celle qui se trouve dans  
ce monastère féminin [                      ], je vous  
dirai tout à l'heure, de quelle fonction il s'agit. Alors,  
maniez ça avec précaution car je pense récupérer tout à  
l'heure ces trois photos. Il y en a deux qui font double  
emploi, c'est la même, l'une agrandie par rapport à l'autre.

Nous entrons dans le bouddhisme. Vous en savez déjà,  
je pense assez, pour savoir que la visée, les principes  
du recours dogmatique aussi bien que de la pratique d'ascèse  
qui peut s'y rapporter, peut se résumer, d'ailleurs elle  
est résumée dans cette formule qui nous intéresse au plus  
vif, puisque nous avons ici à articuler que le désir est  
illusion. Qu'est-ce que ça veut dire ? Illusion, ici, ne  
aurait être que référence au registre de la vérité, la vé-

rité dont il s'agit ne saurait être une vérité dernière, l'énonciation du "est illusion" dans cette occasion, est à prendre dans la direction qui reste à préciser de ce que peut être ou ne pas être la fonction de l'être, dire que le désir est illusion est dire qu'il n'a de support, qu'il n'a de débouché, ni même de visée sur rien.

Vous avez entendu parler, je pense, ne serait-ce que dans Freud, de la référence au nirvanâ. Je pense que vous avez pu, de-ci, de-là en entendre parler d'une façon telle que vous ne puissiez pas l'identifier à une pure réduction au néant, l'usage même de la négation, qui est courant dans le bouddhisme, et le recours au signe <sup>mou</sup> mou qui est celui de la négation ici, ne saurait nous tromper. Le signe mou dont il s'agit étant d'ailleurs une négation bien particulière qui est un "ne pas avoir", ceci à soi tout seul, suffirait à nous mettre en garde, ce dont il s'agit, au moins dans l'étape médiane de la relation au nirvanâ est bel et bien articulé d'une façon absolument répandue dans toute formulation de la vérité bouddhique, est articulé toujours, dans le sens d'un non-dualisme.

S'il y a objet de ton désir, ce n'est rien d'autre que toi-même. Je souligne que je ne vous donne pas ici, du bouddhisme le trait original <sup>tat twam asi</sup> Tat twam asi, le "c'est toi-même" que tu reconnais dans l'autre est déjà inscrit

dans le Vedanta.

Disons que je le rappelle ici, ne pouvant d'aucune façon vous faire une histoire, une critique du bouddhisme, que je ne le rappelle ici, que pour approcher, par les voies les plus courtes, ce à quoi, par cette expérience que vous allez voir comme très particulière, que si je la localise, là, c'est qu'elle est caractéristique, cette expérience faite par rapport à cette statue, expérience faite par moi-même, est pour nous utilisable.

L'expérience bouddhique, en tant que par étapes; et par progrès, elle tend à faire, pour celui qui la vit, qui s'engage dans ses chemins, et aussi bien d'ailleurs ceux qui s'y engageront d'une façon proprement ascétique.

[ ] que rareté, suppose une référence éminente, dans notre rapport à l'objet, à la fonction du miroir. Effectivement, la métaphore en est-elle usuelle. Il y a longtemps, j'ai fait allusion, dans un de mes textes, en raison de ce que j'éprouvais déjà en connaissant, allusion à ce miroir sans surface, dans lequel il ne se reflète rien. Tel était le terme, l'étape si vous voulez, la phase à laquelle j'entendais me référer pour le but précis que je visai alors, c'était dans un article sur la causalité psychique.

Observez ici, que ce rapport en miroir à l'objet est pour toute ~~psychologie~~ <sup>psychologie</sup> absolument commun. Ce caractère absolument commun de cette référence est ce qui nous rend si



facile d'accès et aussi facile à nous engager dans l'erreur, toute référence à la notion de projection. Nous savons combien il est facile que les choses au dehors prennent la couleur de notre âme, et même la forme et même, s'avancent vers nous sous la forme d'un double.

Mais si nous introduisons comme essentiel, dans ce rapport au désir, l'objet (a), l'affaire du dualisme et du non-dualisme prend un tout autre relief. Si ce qu'il y a de plus moi-même dans l'extérieur est là, non pas tant parce que je l'ai projeté <sup>Mais</sup> ou parce qu'il a été, de moi, coupé, le fait de m'y rejoindre ou non et les voies que je prendrai pour cette récupération prennent d'autres sortes de possibilités, de variétés éventuelles.

C'est ici que, pour donner un sens qui ne soit de l'ordre du tour de passe-passe, de l'escamotage, de la magie, à la fonction du miroir, je parle dans cette dialectique de la reconnaissance, puisque nous apportons ou non, avec le désir, il convient de faire quelques remarques, dont la première est, que d'une façon dont je vous prie de noter que ce n'est pas là prendre la voie idéaliste, dont la première est cette remarque que l'œil est déjà un miroir, que l'œil, irai-je (à dire, organise le monde en espace, qu'il reflète ce qui, dans le miroir, est reflet, mais qu'à l'œil le plus perçant, est visible le reflet, le reflet qu'il porte lui-même du monde

dans cet oeil qu'il voit dans le miroir, qu'il n'y a pas, pour tout dire, besoin de deux miroirs, opposés pour que soient déjà créées les réflexions à l'infini du palais des mirages.

Cette remarque d'un déploiement infini d'images entre-reflétées, qui se produit dès qu'il y a l'oeil et un miroir, n'est pas là pour simplement l'ingéniosité de la remarque, dont on ne voit d'ailleurs pas très bien où elle déboucherait, mais, au contraire, pour nous ramener au point privilégié qui est à l'origine, qui est le même que celui où se noue la difficulté originelle de l'arithmétique, le fondement du un et du zéro.

L'une image, celle qui se fait dans l'oeil, je veux dire, celle que vous pouvez voir dans la pupille, exige au départ de cette genèse un corrélat qui lui, ne soit point une image. Si la surface du miroir n'est point là pour supporter le monde, ce n'est pas que rien ne le reflète ce monde, dont nous ayons à tirer la conséquence, ce n'est pas que le monde s'évanouit avec l'absence de sujet, c'est proprement ce que j'ai dans ma première formule, c'est qu'il ne se reflète rien, <sup>ça</sup> <sub>q</sub> veut dire qu'avant l'espace, il y a un un qui contient la multiplicité, comme telle, qui est antérieure au déploiement de l'espace comme toi, qui n'est jamais qu'un espace choisi où ne peuvent tenir que des choses juxtaposées tant qu'il y a de la place, que cette place soit indéfinie,

ou infinie ne change en rien la question. Mais pour vous faire entendre ce que je veux dire quant à ce un qui n'est pas [monothéiste] mais poly, tous au pluriel, je vous montrerai simplement ce que vous pouvez voir, à ce même Kama Koura, c'est la main d'un sculpteur dont on connaît très bien le nom, Kama Koura c'est jusque la fin du deuxième siècle, c'est Bouddha représenté, matériellement représenté par une statue, de trois mètres de haut, et matériellement représenté par mille autres. Ça fait une certaine impression, d'autant plus qu'on défile devant elles dans un couloir assez étroit, que mille statues ça occupe de la place, surtout quand elles sont toutes de grandeur humaine parfaitement faite et individualisée, ce travail a duré cent ans au sculpteur et à son école. Vous allez pouvoir considérer la chose vue de face et là, en vue perspective oblique, ce que ça donne quand vous vous avancez dans le couloir.

Ceci est fait pour matérialiser devant vous que l'opposition monothéisme/polythéisme n'est peut-être pas quelque chose d'aussi clair que vous vous le représentez habituellement car, les mille et une statues qui sont là, sont toutes proprement et identiquement le même Bouddha. Au reste, en droit, chacun de vous est un Bouddha, je dis en droit, parce que, pour mes raisons particulières, vous pouvez avoir été jeté dans le monde avec quelque boiterie qui feront à cet

accès un obstacle plus ou moins irréductible?

Il n'en reste pas moins que cette identité de l'un subjectif dans sa multiplicité, sa variabilité infinie, avec un un dernier, dans son accès, accompli au non-dualisme, dans son accès à l'au-delà, de toute variation pathétique à l'au-delà de tout changement mondial, cosmique est quelque chose à quoi nous avons moins à nous intéresser comme phénomène qu'à ce qu'il nous permet d'approcher des rapports qu'il démontre par les conséquences qu'il a eues historiquement, structurellement dans les pensées des hommes.

A la vérité, j'ai dit que ce qui est là sous mille et un support, en réalité ces mille et un supports, grâce à des effets de multiplication inscrit dans ce que vous pouvez voir, la multiplicité de leurs bras, et des quelques têtes qui couronnent la tête centrale, doit être multiplié d'une façon telle [ ] qu'il y a en réalité ici, trente trois mille trois cent trente trois même êtres identiques. Ce n'est qu'un détail.

Je vous ai dit que c'était un bouddha, ça n'est pas, absolument parler le dieu, c'est un <sup>bhoddhisattva</sup> bodhi-salva, c'est-à-dire, pour aller vite, et faire le vide si je puis dire, un presque Bouddha, il serait tout à fait bouddha si, justement, il n'était pas là, mais comme il est là et sous cette forme multipliée, qui a demandé, vous le voyez, beaucoup de

peine, ceci n'est que l'image de la peine qu'il prend, lui, d'être là, il est là pour vous, c'est un bouddha qui n'a pas encore réussi à se désintéresser, <sup>en</sup> /raison sans doute d'un de ces obstacles auquel je faisais allusion tout à l'heure, à se désintéresser du salut de l'humanité. C'est pour ça que, si vous êtes bouddhiste, vous vous prosternez devant cette somptueuse assemblée, c'est qu'en effet, vous devez, je pense, reconnaissance, à l'unité qui a été dérangée en si grand nombre pour rester à portée de vous porter secours. Car on dit aussi, l'iconographie l'énumère, dans quels cas ils vous porteront secours.

Le bodi satva dont il s'agit, s'appelle en sanscrit, vous avez déjà entendu parler de lui, celui-là, j'espère, son nom excessivement répandu, surtout de nos jours, tout ça gravite dans la sphère vaguement appelée l'élément qui fait du yoga, le bodi satva dont il s'agit est Tavalé-  
Kiteschvara. *Avalokitesvara*

La première image, celle de la statue que je vous ai fait circuler, est un avatar historique de cet Tavalé-Kiteschavara. Ainsi, je suis passé par les bonnes voies, avant de m'intéresser au Japonais, le sort a fait que j'ai expliqué, avec mon bon maître <sup>Demiville</sup> De Viéville, dans les années où la psychanalyse me laissait plus de loisir, ce livre, ce livre qui s'appelle le lotus de la vraie loi, qui a été écrit

en chinois pour traduire un texte sanscrit par Kourama-Djiva. Ce texte est à peu près le tournant historique où se produit l'avatar, la métamorphose singulière que je vais vous demander de retenir, c'est à savoir que, ce Bodi-satva, Tavalokiteschvara, celui qui entend les pleurs du monde, se transforme, à partir de l'époque de Kourama Djiva, qui me semble en être quelque peu responsable, se transforme en une divinité féminine, cette divinité féminine dont je pense que vous êtes également, un tant soit peu, à l'accord, au diapason, s'appelle Koin Ihn ou en core Koin Che Ihn, c'est la même chose que le sens qu'a Avalokiteschvara, c'est celle qui considère, qui va, qui s'accorde ; ça c'est Koin, ça c'est le mot dont je vous parlai tout à l'heure, et ça, c'est son gémissement ou ses pleurs. Koin, che Ihn, le che peut être quelquefois effacé. La Koin Ihn est une divinité féminine. En Chine, c'est sans ambiguïté, la Koin Ihn apparaît toujours sous une forme féminine et c'est à cette transformation et sur cette transformation que je vous prie de vous arrêter un instant. Au Japon, ces mêmes mots se lisent Kahn Ohn ou Kahn Ten Ohn selon qu'on y insère ou non le caractère du monde. Toutes les formes de Kahn Ohn ne sont pas féminines, je dirai même que la majorité des Kahn Ohn ne le sont pas et puisque vous avez, devant vos yeux l'image des statues.

de ce temple, même sainteté, divinité, au terme qui est à laisser ici en suspens, qui est représenté sous cette forme multiple, vous pouvez remarquer que les personnages sont pourvus de petites moustaches et d'infimes barbes esquissées ils sont donc là sous une forme masculine, ce qui correspond en effet à la structure canonique que représente ces statues, le nombre de bras, de têtes dont il s'agit.

Mais c'est exactement du même être qu'il s'agit dans la première statue que je vous ai fait circuler les représentations. C'est même cette forme est spécifique, se voit comme un Nio I Lin, Tahn don Cha ou Tahn Onh. Nio I Lin, dans l'occasion, qui est donc ici à remettre en tête, il y a un caractère ici qui va être un peu étouffé mais enfin pas trop, Nio I Lin veut dire comme la roue des désirs. C'est exactement aussi le sens qu'a son correspondant sanscrit.

Voici donc devant quoi nous nous trouvons présentés. Il s'agit de retrouver, de retrouver de la façon la plus

[ ] l'assimilation de divinités pré-bouddhiques dans les différents étages de cette hiérarchie qui, dès lors s'articule comme des niveaux, des étapes, des formes d'accès à la réalisation ultime de [ ]; c'est-à-dire à l'intelligence dernière du caractère radicalement illusoire de tout désir.

Néanmoins, à l'intérieur de cette multiplicité, si l'on peut dire, convergente vers un centre qui, par essence, est un centre de nulle part, vous voyez ici réapparaître, ressurgir, je dirai presque dans la façon la plus incarnée, ce qu'il pouvait y avoir de plus vivant, de plus réel, de plus animé, de plus humain, de plus pathétique, dans une relation première au monde divin, elle, essentiellement nourrie et comme ponctuée toute une variation du désir, que la divinité, si l'on peut dire, ou la sainteté (avec un grand S) presque la plus centrale de l'accès à la [ ] se trouve incarnée sous une forme de la divinité féminine qu'on a pu aller jusqu'à identifier à l'origine avec au plus ni moins que la réapparition de la <sup>Shakti</sup> Chakti indienne, c'est-à-dire quelque chose qui est identique au principe féminin du monde, l'âme du monde, c'est là quelque chose qui doit un instant, nous arrêter.

Pour tout dire, je ne sais si cette statue dont je vous ai fait parvenir les photos a réussi pour vous à établir cette vibration, cette communication dont je vous assure qu'on sa présence on peut y être sensible, on peut y être sensible non pas simplement [ ] que le hasard a fait qu'accompagné de mon guide qui était alors un de ces Japonais pour qui Maupassant ni Mérimée n'ont de secret, ni rien de notre littérature, je vous passe d'ailleurs Valéry



parce que Valéry,

on n'entend parler que de Valéry dans le monde, ce succès du Mallarmé des nouveaux riches est une des choses les plus consternantes qu'on peut rencontrer à notre époque, donc, reprenons notre sérénité, j'entre dans le petit hall de cette statue et je trouve là agenouillé, un homme entre trente et trente cinq ans, de l'ordre de très petit employé, peut-être de l'artisan, déjà vraiment très usé par l'existence. Il était à genoux devant cette statue et, manifestement, il priait. Ceci, après tout, n'est pas quelque chose à quoi nous soyons tentés de participer mais après avoir prié, il s'est avancé, tout près de la statue, car rien n'empêche de la toucher, à droite et à gauche et en dessous. Il la regardait ainsi pendant un temps que je ne saurais pas compter, je n'en ai pas vu la fin, à vrai dire, il s'est superposé avec le temps de mon propre regard, c'était évidemment un regard d'effusion d'un caractère d'autant plus extraordinaire qu'il s'agit là, non pas que je dirai d'un homme du commun, car un homme qui se comporte ainsi ne saurait l'être, mais quelqu'un que rien ne semblait prédestiner ne fût que pour le fardeau évident qu'il portait de ses travaux sur ses épaules, à cette sorte de communion artistique.

L'autre volet de cette appréhension, je vais vous le

donner sous une autre forme, vous avez regardé la statue son visage, cette expression absolument étonnante par le fait qu'il est impossible d'y lire si elle est toute pour vous ou toute à l'intérieur. Je ne savais pas alors que c'était une Nio I Lin, Tahn den Chin, mais il y a longtemps que j'avais entendu parler de la Koin Ihn. J'ai demandé [à mon guide] à propos de ces statues, à propos d'autres aussi, "enfin, est-ce un homme ou une femme ?" Je vous passe les débats, les détours de ce qui s'est posé autour de cette question, qui a tout son sens, je vous le répète au Japon, étant donné que les Kahn Chin ne sont pas tous d'une façon univoque [des hommes]. Et c'est là que je puis dire que ce que j'ai recueilli a un petit caractère d'enquête, enfin niveau rapport Kinsey, c'est que j'ai acquis la certitude que, pour ce garçon cultivé, ~~mériméla~~, maupasantesque, et pour un très grand nombre de ses camarades, que j'ai fait interrogé, la question, devant une statue de cette espèce, de savoir si elle est mâle ou femelle, ne s'est jamais posée pour eux.

Je crois qu'il y a là un fait autrement décisif pour aborder ce que nous pourrions appeler la variété des solutions par rapport au problème de l'objet, d'un objet dont je pense vous avoir suffisamment montré, par tout ce que je viens de vous raconter, de mon premier abord de cet objet, à quel

point c'est un objet pour le désir, car s'il vous faut encore d'autres détails, vous pourrez remarquer qu'il n'y a pas d'ouverture de l'oeil, à cette statue. Or, les statues bouddhiques ont toujours un oeil, on ne peut même pas dire [clo ni mi-clos, c'est une posture de l'oeil qui ne s'obtient que par apprentissage, c'est une paupière baissée qui ne laisse passer qu'un fil de blanc de l'oeil, et un bord de pupille. Toutes les statues de Bouddha sont ainsi réalisées. Vous avez pu voir que cette statue, n'a rien de semblable, elle a simplement au niveau de l'oeil une espèce de crête <sup>x</sup> aigüe qui fait d'ailleurs qu'avec le reflet qu'a le bois, il semble toujours qu'au-dessous joue un oeil, mais rien dans le bois, je vous assure que j'ai assez examiné le bois. Je me suis renseigné et la solution que j'ai eue, sans que je puisse moi-même trancher, la part de foi qu'il faut lui accorder, elle m'a été donnée par quelqu'un de très spécial- liste, de très sérieux, le Professeur [ <sup>pour la hauteur,</sup> ] c'est que, cette fente de l'oeil sur cette statue, est disparue au cours des siècles, en raison du massage que lui font subir, je pense, plus ou moins quotidiennement les nonnes du couvent où elle est le trésor le plus précieux, quand elles pensent, à cette figure du recours divin par excellence, essuyer les larmes. La statue, du reste, toute entière, est traitée de la même façon que ce bord de l'oeil par les mains des religieuses, et représente, dans son poli, ce que

que chose d'incroyable dont la photo ici, ne peut donner qu'un vague reflet, de [ ] sur elle le rayonnement inversé de ce qu'en ne peut reconnaître que comme un long désir, porté au cours des siècles par ces recluses sur cette divinité au sexe psychologiquement indéterminable.

Je pense que ceci, - le temps est aujourd'hui assez avancé, pour que je ne porte pas plus loin ici mon discours - nous permettra d'éclaircir ce passage auquel maintenant nous sommes arrivés.

Il y a au stade oral un certain rapport de la demande au désir voilé de la mère, il y a au stade anal, l'entrée en jeu, pour le désir, de la demande de la mère, il y a, au stade de la castration phallique, le moins phallus, l'entrée de la négativité quant à l'instrument du désir, au moment du surgissement du désir sexuel comme tel dans le champ de l'autre, mais là, à ces trois étapes, ne s'arrête pas pour nous la limite où nous devons retrouver la structure du (a) comme séparé mais ce n'est pas pour rien qu'aujourd'hui, j'ayons, ai parlé d'un miroir. Non pas du miroir du stade du miroir, de l'expérience narcissique, de l'image du corps dans son tout, mais du miroir en tant qu'il est ce champ de l'autre où doit apparaître, pour la première fois, sinon le (a) du moins sa place, bref le ressort radical qui fait passer du niveau de la castration au mirage de l'objet du désir.

Mirir

p37 →

10  
Quel est la fonction de la castration dans ce fait étrange que l'objet du type le plus émuivant pour être à la fois notre image et autre chose puisque, apparaît à ce niveau, dans un certain contexte, dans une certaine culture comme sans rapport avec le sexe, voilà le fait, je crois, caractéristique auquel j'entends aujourd'hui vous amener. (FIN)